

Il n'est jamais trop tard pour devenir ce que nous aurions pu être.

George Eliot

*[...] Peut-être n'y avait-il pas de vérité en quelque domaine que ce fût,
pas de vérité dans la vérité... et même pas de vérité du tout....*

Martin Éden, Jack London.

1973

Le blues de la classe moyenne.

Mes parents.

Finalement, j'ai assez peu à leur reprocher. Ces gens m'ont bien élevée. Je n'ai pas connu de ces drames qui vous forgent un caractère et plus tard, une histoire. Pas d'inceste, pas d'alcoolisme ou de suicide dans la famille. Pas de frères ou sœur morts prématurément. Pas de sordide ou digne pauvreté ni de névrose bourgeoise désenchantée. Encéphalogramme plat. Une vie en ligne droite, sans écarts ni éclat. Normale.

Ma mère était esthéticienne. Mes biographes y verront, à tort, la genèse de ma vocation. Dans les cabines exiguës de son institut de quartier, j'ai seulement découvert l'illusoire lutte corporelle. J'y ai appris à détester moins le poil, le gras et les années, que l'impuissance du travail de surface. Sisyphe enthousiaste, ma mère était pourtant persuadée d'être une sorte de thérapeute non conventionnée. Elle s'était donné pour mission d'éveiller précocement ma féminité à grands coups de papier peint rose ou de poupées fortement sexuées. Confortée par ses lectures mal digérées, elle s'évertuait à ne pas oblitérer ma future vie de femme par une image de mère trop écrasante, trop parfaite : elle évitait de se maquiller le dimanche. Ses bricolages de psychanalyse domestique ont cependant engendré un heureux effet pervers. À l'âge où les minettes s'affolent en douce sur le mascara, blasée des accessoires de fille, je concentrais mon énergie sur les études. La saturation se révèle parfois un bon antidote à l'addiction.

Mon père, homme peu souriant mais juste, était prof de maths au collège. Il promenait son grand corps raide et creux comme une faute antérieure.

Mon père. « Un monsieur si gentil » disait la boulangère. Serviabile avec les voisins. « Jamais malade » approuvait le directeur de l'école. « Fidèle » concluait ma mère.

Mon père. Comment voulez-vous construire un Œdipe acceptable sur un modèle pareil ? À cinq ans, il me faisait déjà bâiller. Je n'ai pourtant manqué ni d'attention, ni de respect. Il remplissait l'ennui de sa vie par des activités incessantes ; des journées toujours « bien remplies », des rencontres toujours « enrichissantes ». Il était animateur du club d'échecs, président de l'association d'échange franco-allemande, abonné à « Science & vie », volontaire au soutien scolaire, conducteur prudent sans malus, contribuable sans pénalités. Même sur ses photos d'enfance il était bien peigné.

Il se considérait lui comme un jardinier. Patient. Meticuleux. Il plantait, sans amertume, ses graines de savoir dans des cerveaux confus de préadolescents. Au besoin, il arrachait calmement quelques mauvaises herbes. « On n'enseigne pas pour se faire aimer » aimait-il à répéter. Sa mission personnelle était de m'apprendre la constance ; la gratitude du labeur. Il suivait scrupuleusement mes devoirs, n'intervenant jamais sur le terrain de ses collègues, exploitant chaque activité ludique en expérience pédagogique. Du genre à vous faire compter les étoiles. Du genre à transformer un gâteau d'anniversaire en exercice de trigonométrie appliquée. Il s'y est pris avec moi suffisamment tôt pour ne pas déclencher de rejet précoce du savoir. À cause de lui, j'ai eu une scolarité sans problèmes. De nos jours, il est plus chic d'avoir été cancre.

Dans la berline familiale, les jours de promenade au centre commercial, je baissais la tête, raide de honte à l'idée d'être aperçue en si banal équipage. Mon enfance était peuplée de banquettes arrière et de sacs Auchan. Nous étions établis en banlieue parisienne depuis ma naissance. Ils avaient montré la décence de ne pas s'enterrer dans un de ces cimetières de résidences individuelles préfabriquées. Ils avaient choisi le *blues* beaucoup plus subtil d'un pavillon en meulière avec microjardin. Ma mère qualifiait la décoration de « classique », mon père de « confortable ». Il s'agissait d'une digestion classe moyenne des codes bourgeois : papier peint, corniches rapportées, canapé en cuir boursouflé, bibliothèque de style anglais, cuisine équipée rustique ; un répertoire néo-

conservateur dans des tons saumonés à faire vomir le chat. Ma mère, folle de « chintz », avait passé une partie conséquente de sa vie à juponner de tissu fleuri tout ce que son environnement comptait de guéridons ou de théières. La maison étouffait sous les décors : fleurs, motifs, rideaux, doubles rideaux avec embrasses même aux toilettes. Des placards propres. Des placards toujours pleins. Des lits toujours faits. Ma chambre de petite fille était à l'avenant. Un sarcophage rose Laura Ashley où ne manquaient ni dentelles, ni lampe de chevet romantique. Des étagères en bois cèrusé accueillait la collection de poupées de ma mère. J'ai eu, pendant l'enfance, peu d'instant de révolte, mais j'ai gardé un excellent souvenir du jour où j'ai entièrement saccagé cette chambre. Comment construire un destin héroïque sur une mythologie familiale aussi lisse ? Même mes grands-parents étaient de gentils vieux : la platitude comme une tare héréditaire. Qu'est-ce qui a pu procéder à l'accouplement d'un prof de maths et d'une esthéticienne ? Je fus, je le crains, une enfant désirée ; pas le fruit oublié d'un coup vite tiré sur une plage humide, mais l'aboutissement d'une affection sincère issu d'une rencontre raisonnablement romantique. Lui, étudiant bien peigné, elle, jeune fille soignée, déjà laborieuse, chez des amis communs, un soir d'octobre. Elle frissonnait, il lui prêta son gilet. Elle fut impressionnée par ce très civil universitaire. Il admira son corps délicatement parfumé, très éloigné de l'échantillonnage féminin négligé traînant en licence. Il lui téléphona. Elle lui présenta sa famille. Ils se marièrent vite, se reproduire tard et peu ; pas de quoi écrire un roman.

Mes parents étaient des gens satisfaits de leur sort.

Je hais l'idée qu'ils aient aimé leur vie. Je hais les dimanches après-midi sur canapé. Je hais les vacances en pension complète, le rose saumon, les vêtements demi-saison, les associations de parents d'élèves. Je déteste Noël, les anniversaires de mariage ou les baptêmes. Je hais les cardigans. Je hais les Peugeot Diesel. Je hais les plans épargne-logement. Je hais les doubles rideaux. Je hais le papier peint. Je hais les abonnements. Je hais la quiche lor-

raïne. J'exècre en moi tout ce qu'ils m'ont transmis. Tout ce dont je me libère à peine. Le nez de mon père, la bouche de ma mère. Leur ponctualité. Leur modestie. Leur gentillesse. Ils me plombent. Ne pourrait-on naître sans parents ? Aptés à forger seuls nos névroses ? Dans un physique neutre, vierge de toute contamination génétique ? Libres de nous créer à notre propre image.

J'ai négligé, à tort, l'intérêt d'une bonne crise d'adolescence. Je n'ai pas honte de mes parents. Je n'ai seulement rien en commun avec eux. Je ne les déteste pas comme je le voudrais. Je devrais sans doute les aimer comme ils m'aiment : avec constance, voire courage. Je garde ça pour mes vieux jours. Pour le moment où les sentant proches du départ, j'éprouverai un irrépressible besoin de les aimer enfin. Quand il sera trop tard. Pour une fois dans ma vie, je ne serai pas en avance à un rendez-vous.

Chap. 1 **Faites-moi laid.**

- Bonjour Mademoiselle Martin, je m'appelle Martin.
- Seuls mes intimes utilisent mon nom. Appelez-moi Édén.
- Quel dommage, une si jolie synchronicité !
- Je préfère en rester aux coïncidences, Monsieur Moal.

Il est écrivain. Selon Rex, il a du talent, mais peu de photogénie ; il lui faut une gueule. Son nom m'est familier : un ancien jeune dieu de la scène littéraire, disparu dans les limbes de l'amnésie médiatique. Rex me l'a recommandé comme une de ces potentielles personnalités à traiter plus ou moins gracieusement. L'occasion de travailler sur un homme d'esprit m'a semblé alléchante, bien que je supporte mal les *has-been*.

Occupée à prendre des notes sur ma précédente patiente, je ne l'ai pas vu entrer dans mon bureau. Je lève les yeux vers son nuage d'« Habit rouge ». Il est déjà nonchalamment vautré sans avoir été invité à s'asseoir. Un mauvais point pour l'impolitesse, un bon point pour l'odeur. J'aime ce parfum désuet.

Il a un visage fin sans réelle force : un peu trop allongé, le menton est d'un soupçon trop pointu. Sa bouche pincée sourit seulement par la droite. Il affiche un petit air goguenard en totale contradiction avec son regard d'enfant triste. Son nez a été refait. L'opération, de qualité, ne date pas d'hier. Il porte avec naturel un crâne poli-miroir, sans doute pour masquer une calvitie précoce. Son pull noir, artistiquement étriqué, moule un torse digne d'intérêt. Il ne possède pas cette laideur intéressante concédée aux intellectuels. À vrai dire, sans ce torse, il serait transparent.

Je le regarde tripoter les objets de mon bureau pendant qu'il me parle de sa vie, de l'écriture, de ses goûts artistiques. Nous avons beaucoup de points communs. Il a des mains érotiques ; larges, viriles aux doigts carrés et poilus. Il ca-

resse les pétales d'un bouquet posé devant lui avec une délicatesse incongrue.

– J'adore les pivoines. Pure métaphore de la sensualité. Charnues. Légères. Soie et chair.

Cet homme aime trop les mots. Je le prie de se déshabiller afin de relever ses données anthropométriques.

– Vous ne laissez pas ça à vos collaborateurs ?

– Il ne s'agit pas seulement de mesures. Je dois sentir votre structure, vos équilibres. Même pour refaire un nez, je regarde les pieds. Si cela vous met plus à l'aise, je demande à mon assistant d'intervenir.

– Cela ne sera pas nécessaire. Je garde mon caleçon ?

– Si vous me le permettez, j'aimerais examiner vos fesses. C'est une partie essentielle de votre potentiel photogénique.

– Le propre de l'écrivain est d'avoir le cul plat. Toutes ces heures à rester assis...

– Certains rédigent debout. Je peux vous citer au moins deux écrivains célèbres dans ce cas. Vous devriez y réfléchir.

Il jaillit du paravent, parfaitement à l'aise dans sa nudité. Il a un cul d'enfer. Sous mon regard approbateur, il tourne lentement sur lui-même.

– Je fais beaucoup de sport. Je cours tous les matins. J'ai l'inspiration ambulatoire. Le mouvement me donne des idées.

– Vous êtes accro aux endorphines.

– Et à tant d'autres choses...

J'inspire profondément. Outre des fesses exceptionnelles, il porte cette petite virgule au-dessus de l'aîne propre à la statuaire grecque classique qui m'a toujours rendue chose.

– Vous avez un très beau corps. Bien proportionné.

– On me le dit souvent.

Le ton se veut faussement ironique. Martin a également un très bel ego.

– Entrez dans la cabine, je vais vous scanner.

Derrière la console, je me sens un tantinet fébrile. Rares sont les corps capables de me faire sortir de ma réserve professionnelle. Son visage commun mis à part, Martin possède une morphologie très intéressante.

– Vous deviez faire des ravages pendant les séances de signatures.

– Vous êtes cruelle d'utiliser le passé. Oui, il fut un temps où...

– Ne respirez plus.

A vu de nez, il va me demander une tête de jeune premier.

– Respirez. Vous pouvez vous rhabiller.

La conversation est plus facile une fois mon bureau et ses vêtements réinstallés entre nous. Je pontifie en affectant de parcourir mes notes.

– Je crois qu'il ne sera pas nécessaire de modifier le corps. Avez-vous une idée particulière ? Je n'ai pas de catalogue, je crée des modèles uniques. J'ai donc besoin d'avoir des pistes de départ. Comme je le dis toujours à mes clients, je suis une architecte du corps. À moi la technique et l'artistique, à vous le programme... Approchez-vous.

Du bout des doigts, je palpe la structure osseuse de son visage. Sa peau, encore ferme, montre une pilosité modérée n'engendrant pas de difficultés de réalignement. Il reste sage. Je pourrais lui nettoyer le coin des yeux avec un mouchoir.

– Souriez.

– Avec ou sans les dents ?

– Peu importe, je veux voir vos rides.

– Oh, je n'en ai pas !

– On en a tous. Vous auriez des fesses de cow-boy en guise de visage si vous supprimiez toutes ces rides.

Je le relâche.

– Je ne vois aucune contre-indication architectonique. La matière est bonne.

Il me fixe en souriant.

– Je me demandais,

– Oui ?

– J'aime beaucoup votre physique. Qui vous a modelée ? Trop indiscret ? J'adorerais savoir quel est le créateur du créateur.

– Vous avez raison, c'est trop indiscret. Je dois garder ma part de mystère.

– J'aime vos yeux. Derrière votre regard, il y a toujours une petite lampe allumée.

Je n'ai pas été touchée par un compliment depuis longtemps. J'évite de m'approfondir sur sa mièvrerie.

– Revenons à vous. Alors que désirez-vous ?

Il se jette en arrière dans son fauteuil.

– Je ne cherche pas la beauté. Je viens vers vous pour quelque chose de plus subtil. J'ai vu beaucoup de vos créations, vous êtes à peu près la seule capable de me comprendre.

Il détourne la tête vers l'alignement de portraits sur le mur. Je ne suis pas insensible à la flatterie, il en fait quand même des tonnes.

– Je veux une gueule. Je veux un physique à personnalité. Je veux du charisme. Je veux sortir du lot. Aujourd'hui, Plus personne n'est laid. Je cultive mon corps, c'est un minimum de présentation. La beauté garde pourtant une échelle relative. Quand chacun perfectionne son corps, l'idéal de beauté s'éloigne. La beauté ne peut être commune. J'ai longtemps hésité avant de me faire modifier plus radicalement. Vous avez remarqué mon nez, j'imagine ? J'aurais dû faire au moins retoucher ma bouche ou endiguer ma calvitie, mais j'ai horreur de la norme. Je veux être *extra* ordinaire. Vous voyez ? Cela ne passe pas par la mode.

Je me tais. Cette demande n'a rien d'inhabituel. Certains débarquent chez moi avec des programmes très ambitieux, histoire de s'offrir un petit frisson, tout en sachant pertinemment qu'ils opteront pour un classique intemporel. Il s'agit avant tout d'un investissement. Je le vois venir, il parvient toutefois à me sur-

prendre.

– Faites-moi laid s'il le faut. Brillamment laid.

– Il n'est plus nécessaire d'être laid pour être intéressant. C'était un snobisme transitoire. La laideur doit avoir une histoire. La beauté est beaucoup plus facile à porter.

– Je force le trait pour me faire comprendre, vous me suivez parfaitement...

Un con prétentieux. Mais quel corps ! Le naturel garde parfois son charme.

J'écourte la séance. Je suis déjà en retard sur mon *planning*.

– Avez-vous d'autres suggestions ?

– Non, je vous remets solennellement le destin de mon visage.

Je le reconduis jusqu'à la porte. Il me fournit les salamalecs d'usage. Je m'enferme avec contentement dans la solitude de mon nid d'aigle. J'aère la pièce. L'atmosphère, saturée de vétiver et de phéromones, semble peu propice à la concentration.

Je pressens déjà les complications à venir. Les clients de complaisance se révèlent toujours exigeants. Une vérité expérimentale : plus vous êtes chère, plus on vous respecte. Si, en plus, vous savez vous montrer désagréable, l'immunité vous est assurée. J'ai encore cédé à Rex. Il a souvent raison. Il a, également, souvent beaucoup trop d'amis. Martin est-il un ami ou un « ami » ? Martin a au moins le mérite d'avoir une demande atypique doublée d'un certain *sex-appeal*. Cela me changera des protégés interchangeable de mon prodigue associé. Martin ne ressemble pas à une de ces petites gouapes en quête de fortune. J'ai lu, avant de le rencontrer, un de ses courts romans, je lui reconnais du talent. Il s'écoute écrire comme il s'écoute parler : avec élégance, mais sans puissance. C'est peut-être ce qu'il attend de moi. Lui apporter de la force.

Mon cerveau mouline déjà quelques possibilités. Une seule suffira. J'évite de

présenter plusieurs modèles à un client. Il existe rarement plus d'une réponse pertinente à une problématique donnée. La vraie création réside dans la reformulation de cette problématique. Ne comptez pas sur votre interlocuteur pour vous la fournir. Quand il critique son nez, interrogez-le sur sa vie sexuelle. Quand elle vous parle de ses jambes, estimez celles de sa plus proche amie. La tâche principale consiste à reformuler la question. Pour adoucir le prix de leurs services, certains de mes concurrents proposent plusieurs remodelages possibles. Le client, qui, par définition, n'a pas d'avis, sera toujours tenté de montrer qu'il en a un. Il finira par exiger un mixe abscons entre les différentes solutions. Chaque conception tient dans l'équilibre subtil entre de nombreux paramètres dont le dosage et la maîtrise sont l'essence même notre métier. Lâcher cette maîtrise aux prétentions psycho-artistiques d'un patient est une erreur fondamentale. Parfois, je dois réparer l'intervention malheureuse d'un confrère. Je corrige les maladroites de mère nature, je répugne à rafistoler les égarements des incompetents.

1983/1988
De l'eau tiède.

À mon grand dépit, j'étais affligée d'un physique banal. J'appartenais à une espèce très éloignée de l'animal orthodontique tout en jambes, appelé à se muter miraculeusement en mannequin à l'adolescence. J'étais désespérément moyenne. Ni laide, ni vraiment jolie. Un corps facile à vivre. Suffisamment rassurant pour être abordée, transparent pour se faire oublier. Je n'ai jamais manqué de prétendants : beaucoup de garçons apprécient les physiques tranquilles. Les très belles, elles, restent parfois « en rade ». Du moins, c'est ce qu'elles racontent plus tard dans leurs interviews. Je suis la fille floue sur vos photos de classe. Celle dont le visage vous rappelle quelque chose. Celle dont vous savez le nom sans pouvoir le dire.

Pour m'imaginer enfant, il vous suffit d'additionner mon père et ma mère à parts égales, de bien mélanger le tout avant d'égaliser les bords. Pour cela, il vous faudrait connaître mes parents.

À dix ans, je détestais déjà cet état de « moyenneté ». La médiocrité était un mot encore bien trop remarquable. J'aurais aimé vivre dans un siècle ou un sexe plus propices à l'exploit, au coup d'éclat. On n'offre jamais une panoplie de mousquetaires aux fillettes. On les étouffe sous les dentelles minables des robes de princesses et les images préconformées des poupées de plastique. Moi les poupées, je les disséquais. Cela aurait pu m'ouvrir la voie vers une très belle carrière de *serial-killer*, rare chez les femmes, mais j'avais reçu trop d'affection. Je penchai très tôt pour la médecine, le sacerdoce en blanc. Encore un héritage parental dans ce désir naïf d'altruisme doublé de réussite sociale surannée. J'ai construit ma vocation entre les cours de maquillage de ma mère et les numéros de « science & vie » de mon père.

J'ai été bien sage. Bulletin très satisfaisant. Allemand, option latin, cheveux propres. Quelques bouffées sporadiques de violence sans conséquences.

Noyée sous l'eau tiède. La vie pavillonnaire, quand elle ne fournit pas son lot de chefs produits marketing, accouche parfois d'anomalies : toxicomanes, anarchistes juvéniles ou autres rebelles de la propriété individuelle. Je ne me projetais dans aucun de ces destins. Je cherchais ma case.

Raisonnement profilée pour le système scolaire traditionnel, j'avancerais tranquillement vers la lumière de la libération estudiantine en rongant mon frein. Je n'ai même pas montré l'élégance de naïtre surdouée. De la quinzaine d'individus sur fond de tableau noir ayant contribué à faire de moi une personne intégrée, je conserve peu de souvenirs. Je lutte de mon mieux contre la nostalgie. La nostalgie est le refuge des gens sans avenir. Une seule figure résiste encore à mon anathème : monsieur Floux, professeur d'arts plastiques.

Je lui dois la découverte d'autres chemins. En général, les profs d'art plastique, comme ceux de musique, laissent un terne souvenir. Ils traînent leur génie avorté, leur vocation élimée par des générations d'élèves déjà sourdes et aveugles à toute initiation à la beauté. Vides de l'œuvre jamais construite, par peur du précaire, ou par manque de talent, ils endurent le sort de ceux qui auraient pu. Monsieur Floux, encore jeune, gardait la foi. Il méprisait les artifices communs consistants à fournir aux jeunes une forme accessible, mais abâtardie de l'Art, pour leur quémander un minimum d'attention. M. Floux ne se sentait pas facultatif. Il avait ses convictions : il vomissait sur Dali, chialait sur Picasso, compissait Paul Klee. Éradiquant des années d'orthodoxie scolaire, ou familiale pour les plus chanceux, il nourrissait nos embryonnaires consciences de la modernité par le doute. Voltigeant du Caravage à la statuaire khmère, de Charlie Parker à Jean-Michel Basquiat, il cherchait moins à remplir nos cases qu'à les dissoudre. Sa discipline tenait dans son imprévisibilité. Parfois, en plein hiver il ouvrait grand les fenêtres : « La chaleur ramollit l'encéphale. On ne crée pas dans le confort. » Nous passions alors l'heure de cours d'arts plastiques, considérée traditionnellement pour une récréation, à grelotter devant

nos pauvres esquisses, puis il nous traînait sur le terrain de basket pour nous encourager à y hurler nos haines, prétextant une initiation au happening pour achever de nous déstabiliser.

Monsieur Floux, prosélyte hystérique, a entrouvert des portes vers des mondes dont j'ignorais jusqu'à l'existence. Le goût familial pour le bien peint ressemblant ne m'avait pas initiée à la violence de l'Art. Avec lui, j'en découvrais la fièvre. J'étais à l'âge de la véhémence, j'avais besoin d'exulter. Remarquant mon intérêt, mon professeur me conseilla de pratiquer le dessin en activité extrascolaire. J'avais peu montré, pendant ma petite enfance, d'enthousiasme pour le coloriage, la pâte à modeler ou autres gommettes. Mes parents mirent cette vocation tardive sur le compte d'un déséquilibre hormonal adolescent. Soigneusement encadrée par mon ascendance, je visitai les académies pour amateurs du quartier. Ma mère s'enthousiasma pour l'atelier de peinture sur soie, activité qui lui semblait circonvenir harmonieusement talent artistique et féminité. Je ne me fis même pas l'affront de lui commenter mes pensées. Mon père s'inquiétait de voir ma nouvelle marotte empiéter sur mon emploi du temps de bonne élève. J'écumai les associations de quinquagénaires produisant des bouquets à la chaîne et les stages d'aquarelle en ciré pour, finalement, trouver mon bonheur.

Mes géniteurs posèrent tout de suite leur veto. Un cours avec modèle nu s'avérait absolument inconcevable pour mes quinze ans. Ils ne pouvaient tolérer de laisser leur fille dans un univers peuplé de voyeurs. L'exposition des œuvres m'avait, moi, convaincue. Je voulais me coltiner à la nudité, faire violence à ma pudeur de vierge sage. Ma mère dit : « Il n'en est pas question. » Mon père dit : « Je ne vois pas l'intérêt de subventionner des exhibitionnistes. » Je mis un été pour les convaincre, par des chantages ordinaires. En septembre, j'assistai à ma première séance de nu.

La nudité m'était exotique. Les photos érotiques, comme les films pornos, sont

aussi éloignées de la réalité de la nudité que les planches anatomiques. Rien ne m'avait préparée au choc de la rencontre avec le corps de l'autre. Surtout pas la sexualité ; je n'avais pas encore vu le loup. Le seul appendice masculin réel de ma connaissance était la petite chose molle de mon père, entrevue furtivement entre deux portes. Piètre lycanthrope. Je n'avais ni frère, ni cousin tripoteur. Très pudique, ma mère se montrait rarement nue.

Un sexe d'homme me sauta aux yeux. À mon avis de néophyte, il était laid ; pendouillant, violacé, anormalement long, disproportionné pour le corps maingre auquel il était rattaché par hasard. Dans l'impossibilité de me concentrer, je décidai de dessiner le dos. L'animal me poursuivait. La pose, jambes écartées, en laissait percevoir une quantité considérable. Autour de moi, le silence sentait le labeur : des bruits étouffés de papiers froissés et de chaises déplacées. J'ai, depuis lors, toujours associé l'odeur de la térébenthine à la nudité. L'atmosphère semblait peu propice au vice. Les participants, retraités appliqués saupoudrés de quelques ménopausées dynamiques, étudiaient sans gêne le corps de cet homme, comme ils auraient inspecté leur boîte à lettres. J'attaquai une esquisse au fusain. Intimidée, je traçai une silhouette sans réel rapport avec le modèle. Je salis vaguement l'entrejambe en estompant du bout des doigts, afin de ne pas avoir à représenter l'objet. Monsieur Floux aurait certainement piétiné cette lamentable tentative. L'animateur se contenta de m'encourager. Je cherchais une matière où briller, non de la complaisance. Dans un coin de l'atelier, derrière un paravent miteux, l'homme au bout du sexe regagnait tranquillement ses vêtements. À la sortie, il enfila un imperméable beige, alluma une « Gauloise » puis nous salua sans malice. Redevenu animal social, il semblait beaucoup moins impressionnant. Il ressemblait presque à mon père. Je parvins à cette conclusion provisoire : pour dessiner un corps nu sans rougir, il faut l'imaginer habillé.

Récemment, un monsieur très charmant est venu me consulter pour une plastie de routine. Il pensait avoir un problème avec son sexe. Effectivement, son pé-

nis, sans être ignoble, pouvait être considéré comme laid : tordu avec un gland mal proportionné.

– Je n'ai aucun problème pour séduire. Pourtant, quand je me déshabille, je les vois sourire. Elles ne me prennent plus au sérieux. Voilà, c'est ça, mon sexe ne fait pas sérieux. Alors, je perds souvent mes moyens.

Cet homme délicieux possédait, malgré son complexe, une réputation de Don Juan. Je le décourageai vivement d'entreprendre cette opération superflue. Il insista. Il sortit, un peu confus, une photo de son élégant portefeuille. Une statue grecque à tendance ithyphallique.

– Voilà, j'avais pensé à quelque chose dans ce goût-là. Je sais, c'est un peu exagéré. Faites-le un peu moins impressionnant. Restons raisonnables.

Je lui composai un bon gros classique dont il parut très satisfait. Son appendice, peut-être par sa couleur, me remémora cette fameuse première fois. Il m'attendrit. Par la suite, ce monsieur m'importuna en m'adressant plusieurs de ses amis. Je déteste traiter seulement les détails.

Je commençai à me décontracter vraiment après quelques séances. Le tarif dérisoire consenti aux adhérents du club lui interdisait de recruter des modèles de compétition ; nous étions donc abonnés aux physiques de second choix. Des dames très mûres ayant brûlé leur jeunesse avec trop d'hommes ingrats. Des culturistes fous de leur reflet, en panne de licence. De vieux garçons, un brin pervers, au bord de la clochardisation. Difficile de ressentir une quelconque concupiscence pour ces dépouilles hasardeuses. Avec le temps, j'appris à y voir une certaine beauté. Pas celle de leur âme bien sûr ; je n'avais pas le culot, pour éviter d'en regretter le talent, de vouloir retranscrire une âme sur du papier. Je collectais l'hallucinante variété des enchaînements de surface et de courbes sur un même corps. J'y ai gagné un goût plus prononcé pour les spécimens maigres, voire décharnés, beaucoup plus expressifs dans leurs aspérités. Les corps charnus sont plus faciles à dessiner, mais moins propices à

l'expression d'une tension dramatique dans le trait. Ils conviennent mieux à la glaise. À mon sens, le dessin appelle la structure ; le modelage demande du gras.

Parfois, en évaluant la cellulite d'une cliente, je ressens à nouveau ce plaisir de la pulpe à repousser de la terre fraîche. J'utilise, par commodité, une modélisation par image tridimensionnelle. Elle ne m'autorise pas ce rapport sensuel à la matière. Pour le travail de synthèse, on construit d'abord une charpente, avant de l'habiller de chair. On ajoute des détails. Le corps originel paraît, lui, plus proche de la glaise. J'aime à y retrouver l'empreinte d'un Créateur. Les fossettes au-dessus des fesses, les plis cachés dans les sourires sont autant de traces de doigts laissés par le modeler. Je glisse dans mes créations certaines de ces petites « surprises fertiles ». On flatte, souvent à tort, mon sens de la perfection. En l'imperfection réside mon vrai talent. Je ne modèlerais jamais un visage sans y introduire, ou y respecter, une asymétrie native. Je casse systématiquement un physique trop stéréotypé par un léger défaut. La majorité de mes confrères, rivés à leur console, restent incapables de voir au-delà de leurs logiciels. Ils pondent à la chaîne des images attendues, se contentant d'une « 2D et demie ». Le corps est un tout, le contenant indissociable du contenu. Un physique réussi doit se montrer en adéquation avec l'esprit de la personne retouchée, avec sa manière de bouger. En général, quelques conversations me suffisent. Dans les cas les plus délicats, je demande à regarder les photos d'enfance. Aujourd'hui, malheureusement, accéder à l'album des premiers sourires confine à l'obscénité la plus profonde.

Chap. 2

Bon sang ne saurait mentir.

– Votre rendez-vous de dix heures trente est arrivé.

– Harold, il est à peine dix heures. Depuis quand dois-je arriver en avance au rendez-vous ?

Il toussote, me signifiant l'annonce d'une nouvelle irritante.

– Je tenais à vous prévenir. C'est Madame Acunha-Platiau.

– Odélia Acunha-Platiau ? Elle a du culot de se représenter, celle-là.

– Je n'ai pas pu la décommander. Elle a pris un pseudo pour obtenir un créneau.

– Elle est avec son avocat ?

– Non, elle est seule.

– Faites patienter un peu le fauve. Sans trop d'égards, je vous prie. J'arrive dès que possible. Merci infiniment Harold.

Je n'oublie jamais d'être trop polie avec mes collaborateurs, mais son sourire impassible souffre d'un « je-ne-sais-quoi » exaspérant. Je lui proposerai une nouvelle opération à l'occasion.

Je dois donc écourter ma séance de thérapie consumériste. Rex, à qui je ne peux rien cacher, se moque cruellement de mes petites expéditions bimensuelles. Il les porte sur le compte de mon atavisme banlieusard. J'aime à revendiquer mon peu de goût pour le shopping, mais le marathon des courses triviales, lui, m'apaise. Sous le prétexte du manque de fiabilité de mon petit personnel, je me rends moi-même régulièrement dans les hypermarchés pour « faire le plein ». J'adore cette expression. Les enfilades thématiques et cartésiennes des rayons recèlent pour moi la promesse d'un sens encore obscur, mais latent au reste de ma vie. L'hypersegmentation des produits ; une lessive pour chaque tache, une forme de pâte pour chaque sauce, m'apporte un léger réconfort : à chaque problème, une solution. L'existence prise comme une ac-

cumulation de quotidiens est beaucoup plus gérable, quantifiable, soluble dans l'intendance. L'*e-shopping* ne me donne pas autant de jouissance. Il me faut le contact avec le stock, comme si je me branchais directement sur un champ de force puissant ; un fluide vital dont la source inépuisable, toujours en croissance, me dote de super pouvoirs. Par caprice, je pourrais m'offrir l'intégralité des rayonnages. Je me contente, magnanime, de remplir d'obscènes chariots. Dans un monde parallèle, inaccessible, s'affaire une masse grise. Pour rien au monde, je ne voudrais renoncer à ce petit frisson honteux. Je me tiens proche de cette sorte d'humanité comme on se penche au-dessus du vide : pour me savoir distincte. Sans en apprécier la promiscuité, j'aime à me sentir seule parmi la foule. J'y puise aussi de l'inspiration. Je suis parfois troublée de voir mes propres créations réinterprétées, plus rarement émue par la grâce inattendue d'une nature intacte.

Madame Acunha-Platiau s'installe, comme si de rien n'était. Nous ne nous sommes pas revues depuis des années. Rex est en vacances, mon avocat sur répondeur ; je dois affronter cette harpie sans protection. Je décide de la déstabiliser par un silence chargé.

J'ai l'esprit « d'escalier » : la pertinence me parvient souvent plusieurs heures trop tard. J'ai développé un principe travestissant ma lenteur en sagesse : mes silences ont leur réputation. On néglige trop l'affût pour l'attaque. Dans les réunions, les files d'attente, les cours d'école, les dîners de famille, celui qui hurle, celui qui agresse prend la main. En cette civilisation stéréophonique, ni la force, ni la raison, encore moins l'intelligence, ne vous révèle dominant ; seule compte votre capacité pulmonaire. Élever la voix pour repousser le débat. J'en ai toujours été incapable. Le mutisme maïeutique convient mieux à mon personnage.

Odélia a choisi l'option inverse. Elle crie, invective, revendique avant de s'autoriser à réfléchir. Sans être, et de loin, ma cliente la plus hystérique, elle

concentre cependant bon nombre de pathologies pernicieuses. Elle se montre procédurière, désespérément insatisfaite, totalement imprévisible. Elle ose se représenter à la clinique après le procès sans fin qui nous a opposées, il y a des années de cela. Elle possède un aplomb à la hauteur de ses facultés de nuisances. L'incontournable influence de son mari m'oblige à la recevoir de nouveau.

Elle se tortille sur son siège, déstabilisée par mon indifférence.

– Vous devez être surprise de me trouver ici.

–...

– Je viens vers vous en toute amitié. Oublions les différends du passé, voulez-vous ?

Je peux difficilement oublier le chantage exercé par cette garce. Seules les fiches précisément documentées de Rex sur les *hobbies* très particuliers de son époux l'ont dissuadée de nous faire fermer boutique.

– J'ai une requête un peu spéciale à vous faire.

Madame Acunha-Platiau a toujours eu des demandes un peu *spéciales*. Sa toute première requête, un ordre plus qu'une suggestion, détient encore la palme de la stupidité : « Faites-moi comme vous. » Nous en ririons encore si elle n'était pas revenue à la charge jusqu'à l'épuisement. Elle pratiquait le harcèlement comme une forme de sport de combat. J'avais eu toutes les peines du monde à la faire accoucher d'une demande plus réaliste. Elle avait fini par consentir à une autre option. « Je veux un physique de grande dame. » Je n'étais pas plus avancée. Un physique de grande dame ? Jackie Onassis ? Mère Térésa ? Madonna ? Marie Curie ? Madame Acunha-Platiau avait des prétentions hiérarchiques élevées sans en avoir les aptitudes. J'avais fini par comprendre son réel dessein. Très complexée par ses origines modestes, elle souhaitait accéder à la confiance statutaire par l'acquisition d'une apparence adéquate. En exigeant un physique de grande dame, elle s'offrait un *pedigree*.

Je lui fis adopter un type néo-classique d'inspiration *WASP*, apte à porter la mode new-yorkaise avec tout le naturel possible. Nez austère, sourire raisonnable, pommettes hautes d'une lointaine aïeule saxonne, yeux verts Dollar. Rien en elle, sinon sa petite taille, elle avait reculé devant l'idée de la douleur, ne révélait ses gènes ibériques.

J'avais négligé la vitalité de son rude et fier patrimoine génétique. Elle brutalisait son entourage avec l'avidité d'un conquistador abordant le Nouveau Monde. Je m'étais simplement trompée de variété de conquérants. Elle avait trop d'instabilité pour la flamme froide d'une blondeur protestante. Sur le moment, elle parut pourtant très satisfaite de nos services. Mais très vite, dans l'incapacité d'assumer son identité flambant neuve, elle nous assigna pour préjudice moral, prétextant une dépression invalidante. Il lui était difficile d'attaquer Maison Éden sur la réalisation technique, l'intervention s'avérerait parfaite. Le choix du physique étant traditionnellement soumis à décharge légale, elle prit prétexte d'un détail opératoire : notre petit secret de fabrication. Pour adoucir les égarements du réveil, nos anesthésistes accompagnaient leurs injections d'une induction verbale systématique, qui avait su faire preuve de son efficacité jusqu'alors. La terminologie, adaptée à chaque patient, était d'une teneur assez simple : « Je, je suis bien, je, je suis beau (belle), je, je suis satisfait(e), je, je suis aimé(e), je m'aime, je, etc., etc. ». Alertée par une perfidie interne, elle s'en était immédiatement répandue dans les salons, nous accusant ensuite devant la justice de l'avoir manipulée, d'avoir atteint à son équilibre psychique. Je doute encore de son équilibre antérieur. Le conseil de l'ordre nous a discrètement conseillé de revoir notre protocole d'endormissement. Elle a gagné son procès, mais conservé son physique. Il n'y a pas de petites économies.

Sa réapparition surprise ne présume donc rien de bon. Ses dehors compassés ne me leurent plus une seconde ; ils dissimulent un réel danger. Je note avec curiosité les changements apportés à ma création initiale. L'harmonie générale

du visage s'est dissoute dans quelques tentatives maladroitement d'accommodement avec la tendance. Elle est revenue vers une bouche carnassière hypertrophique. La carnation laiteuse a été remplacée par une dominante olivâtre incongrue. Le nez, le regard, la chevelure lisse et cendrée ont cependant survécu au massacre.

« Vous ne me demandez pas la raison de ma visite ? » Je consulte ostensiblement mon agenda. Je ne lui ferai pas ce cadeau. Les épaules d'Odélia s'affaissent. Elle sanglote bruyamment. Peut-être une nouvelle tactique. Je la soupçonne capable du pire. Je lui tends une boîte de mouchoirs avec circonspection. Rex me manque. J'ai l'impression, depuis quelque temps, d'accumuler les cas problématiques. En son absence, l'intendance ou les R.P. occultent toute activité créative. Lui seul sait gérer tout ce cirque avec légèreté.

Elle mouche maladroitement son nez aristocratique. Son regard paraît réellement suppliant sous le fard trop puissant qui en annihile la délicatesse de teinte. « Docteur, j'ai besoin de votre aide. » Elle renifle encore. Son mascara donne des signes de faiblesse. Elle sort un petit miroir de sa poche pour réparer les dégâts. Ses gestes sont maladroits. Son regard taillant s'est émoussé. Les pleurs ne conviennent pas aux yeux verts. Le rouge des paupières échauffées crée un contraste particulièrement inopportun. Elle claque le fermoir avec violence.

– Je ne me supporte plus, mon mari ne me supporte plus, mes enfants eux-mêmes m'évitent.

La langue me démange, mais je sais me tenir.

– Je vous ai déjà orientée vers un très bon thérapeute.

– Il ne s'agit pas de cela. C'est bien plus grave.

– ...

– Mademoiselle Éden, mes enfants sont bruns, avec de grands yeux noirs.

– ...

– Regardez-moi. Regardez ce que vous avez fait de moi. Je suis blonde aux

yeux verts avec un nez frigide.

– Vous avez choisi vous-même le modèle, nous n'allons pas revenir dessus encore une fois. Les changements ultérieurs ne sont pas de mon ressort.

– Mes enfants ne reconnaissent pas leur mère. Je ne leur ressemble pas. Ils s'imaginent avoir été adoptés. Ils sont complètement traumatisés.

– Il fallait y réfléchir avant.

Je masque mon empathie par un ton sec. Le désespoir sincère de cette femme finit par me toucher.

– Je veux redevenir comme avant.

– Pourquoi vous adresser à moi ?

– Vous avez été la première à m'opérer. Vous seule êtes capable me rendre mon visage. Ce que vous avez fait, vous devez le défaire. Je veux revenir comme avant.

Je ne peux rien répondre. Au mieux, je peux répondre par d'autres questions.

Avant *quoi* ? Avant la première opération ? Le temps est passé. Avant d'être vieille ? Où commence la vieillesse ? Avant d'être une autre ? Où commence l'altérité ? Il n'y a plus *d'avant*. La flèche du temps a un seul sens. Retrouver vos yeux noirs, vos cheveux sombres ? Retrouver votre jeunesse ? Retrouver votre innocence ? Être ce que vous étiez ? Être ce que vous seriez, si ? Ressembler à ce que vous auriez été, si ? À quel point *T* du temps voulez-vous remonter ? Quels bonheurs réinventer ? Quelles souffrances ignorer ? Quelle ride respecter ? Quel pli effacer ? Quelle fausse vérité ! Encore. La flèche du temps est un harpon. Revenir. Revenir en arrière. Revenir à vous. Où êtes-vous ? Où êtes-vous restée ? Je ne peux pas vous rendre à vous-même. Je peux m'approcher de vous sans jamais vous toucher. Je peux encore vous vendre un mensonge. Seulement un mensonge.

Elle n'entendrait pas ces questions. Ils/elles n'entendent jamais. Ils veulent seulement des réponses. Ces questions n'appellent pas de réponses. Ce pro-

blème n'a pas de solution. J'évite d'y penser. Je peux l'opérer par pitié ou l'éconduire par vengeance. L'opérer par vengeance, l'éconduire par pitié. La transformer approximativement en ce qu'elle serait devenue. Elle ne sera jamais satisfaite. Son insatisfaction est constitutive, son choix rédhibitoire.

Je cède rapidement. Je n'ai jamais su lutter contre les pleurs des autres. « Je vais réfléchir. Je ne vous promets rien. Je dois avoir vos données anthropométriques originelles en archives. » La terminologie technique la rassure. Elle sourit déjà. J'ai bigrement intérêt à appeler mon avocat. Rex va me maudire.

1988
Adam

Quand je l'ai vu pour la première fois.

Début septembre. Classe de seconde. Il était assis de dos, près d'une fenêtre, sous la lumière oblique chargée de particules dorées. La peau semblait plus claire sous le duvet de la nuque. Sa chemise blanche retroussée laissait deviner des poignets bronzés, étrangement virils pour cette nuque enfantine.

Mon cœur s'est décroché avant même de voir son visage. Je me rappelle très bien cette sensation. On dit que le cœur s'emballe. Non, il s'arrête. Il met en suspens ce moment si précieux pour ne pas le perdre, pour graver au plus profond des cellules l'ensemble de la scène, les bruits, les odeurs, les couleurs.

Je suis tombée amoureuse d'une nuque et d'un poignet.

Il aurait pu être laid. Il était beau. Adam, le magnifique Adam, mon premier homme. Il ne s'agissait plus d'un garçon, d'une histoire de « boum » ou de jeux de langues, mais de la naissance même du désir. J'en connus douceur, violence, désenchantement, dans un seul instant. Comment, avec mon éternelle transparence, espérer son amour ? La lucidité, à défaut de la maturité, m'empêchait de projeter toute possibilité. Cette image allait s'enkyster dans mon âme, pour s'y moirer couche après couche, année après année, d'espoir et de renoncement, jusqu'à former une perle noire monstrueuse. Ma beauté, ma douleur ; mon fantasme exclusif.

Il s'est retourné. Il ne m'a pas souri. Il ne m'a pas vue. Ses yeux étaient ce qu'il avait de mieux : clairs, illuminés. Un regard de prêcheur sous des sourcils noirs de jouisseur. Le nez assez long, très fin à la base, finissait en promontoire puissant, les narines largement ouvertes. La bouche, pourtant charnue, semblait rétentrice, avare de sourires. J'ai rarement pu apercevoir ses dents.

Je n'aimais pas ses ongles bombés, ovales comme ceux d'une fille ou d'un

vieux garçon précieux. Je n'aimais pas son petit menton maniéré. J'aimais l'idée de ne pas aimer tout en lui. Il portait une tête un peu trop volumineuse pour son corps étroit. Une *baby face* : grand crâne, yeux clairs. Un physique à mal vieillir. Un physique à mourir jeune.

Il ne se tenait jamais droit. Il écoutait des groupes obscurs. Il lisait de la poésie. Il était brun. Il jouait du piano. Il avait seize ans. Il sentait le vétiver et le tabac blond, plus exactement la « Malboro ». Il fumait à la chaîne depuis ses quatorze ans. Il avait sur la joue droite, trois grains de beauté parfaitement espacés, comme un point de suspension.

Faux. Insuffisant. On ne dessine pas un portrait comme on pratique une autopsie. Je me souviens de tant de détails de son corps, de son visage, l'ensemble s'en estompe. J'en conserve un inventaire, un catalogue nostalgique, référence de mes amours. Je résiste mal à un homme en chemise blanche, à un homme qui porte « Habit rouge ». J'ai cessé de fumer plusieurs fois, mais l'odeur d'une cigarette peut m'exciter comme une vraie phéromone. J'aime les hommes-enfants, immatures, invivables. Je finis toujours avec des rebelles de salons épuisants de narcissisme. Ma vie amoureuse est un mausolée.

Épilogue IV
Un certain Georges Georges.

Cette journée est sans fin. J'ai trois rendez-vous avant d'entamer mes visites. Je me serais bien passée de celui-là : un certain Georges Georges, un journaliste suffisamment célèbre pour être reçu. Cette mode des pseudo m'exaspère. Harold introduit le visiteur avec la condescendance subtile qu'il réserve aux intrus. Je lève les yeux de mes dossiers, assaillie par une odeur familière. Vé-tiver et tabac blond. Il est là, debout devant moi. Je reste interdite. Je me suis répété cette scène tant de fois. Tout semble si irréel.

– Bonjour, je suis Georges Georges. C'est très aimable à vous de me recevoir. Vous paraissez débordée.

Ma gorge étranglée finit par lâcher un petit couinement fort peu mélodieux.

– Je vous en prie, asseyez-vous.

– Je suis ravi de vous rencontrer. Vous êtes plus difficile à approcher qu'une pop star !

Que lui dire ? C'est moi, Éden ? Te souviens-tu d'Éden Martin ? Non, c'était une autre vie, une autre dimension. J'étais une autre, un détail de son existence. Il m'a oubliée. Je scrute éperdument son visage. Il est fidèle à mon souvenir. Toujours ce regard clair, incroyablement présent sous les sourcils noirs. Toujours ce point de suspension sur la joue. Il a subi plusieurs interventions légères. Heureusement, personne ne l'a encore abîmé.

– Je vous dérange ? N'en veuillez pas à Rex. Je l'ai harcelé pendant des semaines pour être recommandé.

Il esquisse un sourire horizontal en guise d'excuses. Je reconnais ce sourire.

– *Je donne très peu d'interviews directes.*

– *Pour être parfaitement sincère, je cherchais un prétexte pour vous voir. Je tenais à rencontrer la si célèbre et si secrète mademoiselle Éden.*

– *Vous n'êtes pas exempt de secrets. Qui se cache derrière « Georges Georges » ?*

– *Éden Martin, c'est votre vrai nom ?*

– *Pourquoi voulez-vous savoir cela ?*

– *Vous allez me trouver très présomptueux ou affreusement sentimental, mais j'ai la sensation de vous connaître. De vous connaître depuis longtemps. Nous nous sommes déjà rencontrés. Vous ne vous souvenez certainement pas de moi. Je...*

– *Je suis heureuse de te revoir Adam.*

Il s'assoit et se frotte le lobe de l'oreille en un geste familier qui me serre le cœur. On n'ose se regarder. Comment pourrait-on regarder ses fantômes en face ?

– *Je n'étais pas tout à fait sur. Je voulais te voir pour... tu as beaucoup changé.*

– *Tu es choqué ?*

– *C'est drôle, j'ai l'impression de t'avoir toujours connu ainsi.*

– *Tant mieux. Je n'ai aucune nostalgie de l'adolescence.*

– *Moi non plus. Trop d'égarements.*

Il se lève et m'indique la baie vitrée derrière moi.

– *Je peux ? La vue est incroyable. Tu es la reine des abeilles dans son alvéole doré.*

– *Il faut un minimum de décorum dans ce genre de métier*

– *J’admire ta réussite. Elle ne me surprend pas, tu étais déjà très ambitieuse à l’époque, tu m’intimidais.*

– *Je t’intimidais, moi ? Personne ne t’intimidait. Tu tombais les filles à la chaîne.*

– *Sauf toi.*

– ...

– *Tu sais, je t’ai un peu menti.*

– ...

– *Je pense souvent au passé. Nos vies auraient été différentes si j’avais été moins con.*

Je regarde le point de suspension, il est comme un appel. Une possibilité. Je ne peux pas. Trop de temps, trop d’aiguillages. Trop tard. Il semble gêné par mon silence.

Peut-être, simplement en rester là.

La voix Harold soulage la parenthèse. « Mademoiselle Édén, excusez-moi de vous interrompre, vous êtes attendue d’urgence au bloc » Garde-fou habituel.

Temps imparti révolu. Il se lève. « Je te laisse à tes nombreuses obligations. »

Voilà, on va se quitter comme deux étrangers et fermer cette voie sans issue.

J’enrichirai ma collection de regrets. Édén Martin, Spécialiste diplômée en « j’aurais dû ». Il est déjà à la porte.

– *Édén, je me disais qu’on pourrait...*

– *Oui ?*

– *Tu accepterais de dîner avec un souvenir ?*

– *Quand tu veux.*

Je dois avoir faim. Je me le repasse trop souvent celui-là. Je devrais me renouveler. La fin est un peu précipitée. Faire durer un peu la sortie. L'attente est toujours meilleure que le dénouement.

1990
« One, two. »

Je sortais du cours de maths quand Vanessa Decartier m'a abordée. « Salut Édén. J'ai un message pour toi. » Vanessa était une « ex. » d'Adam, une redoublante à l'air expérimenté. Elle avait une allure dont la moitié des filles du lycée essayait, en vain, de copier le négligé subtil. Elle ne m'avait jamais adressé la parole auparavant. Je n'espérais même pas qu'elle connaisse mon prénom.

– Désolée, je ne voulais pas te faire peur. Dis donc, t'es vachement nerveuse.

– Euh, non. Salut. Un message pour moi ?

– Ben, oui. Adam m'a demandé de te demander si tu veux bien le retrouver au square après le cours. Il a des trucs à te dire.

J'en suis restée baba.

– Allô, y a quelqu'un ? Tu connais Adam, Adam Bertram. Il était en seconde avec toi.

– Oui, oui, bien sûr. OK. Après les cours.

Elle s'est éloignée, goguenarde, sans me laisser le temps d'en savoir plus.

J'étais inerte, noyée d'un bonheur angoissé. Dans le langage adolescent de l'époque, cela ne pouvait dire qu'une seule chose. Depuis le collège, le protocole amoureux était toujours fait de ces intermédiaires à la fois très pudiques et très prosaïques. « Y a machin qui m'a demandé de te demander si tu voulais bien sortir avec lui ».

Adam voulait sortir avec moi. Adam voulait sortir avec moi. Adam voulait sortir avec moi. Je suis restée en transe le reste de l'après-midi. J'assouvissais le fantasme absolu d'être enfin reconnue, choisie malgré ma panoplie de Cendrillon. Finalement, je n'étais pas si transparente. Je n'étais pas plus moche qu'une autre. Je méritais bien cette attention. Il avait dû me regarder en cachette. Entendre parler de moi. J'avais perdu deux ans à l'ignorer. Avant tout,

pour éviter l'humiliation d'être identifiée comme une de ces pitoyables groupies qui passent leurs cours à tatouer des prénoms au cutter sur les tables. Des mois à sentir mon cœur s'affoler à la simple évocation de sa silhouette. Des mois à ressasser quelques mots sans importance échangés dans un couloir. Des mois à mimer avec d'autres les gestes de l'amour débutant. Pour ne pas être seule. Pour faire comme tout le monde. Il m'avait enfin choisie. J'ai couru aux toilettes entre deux cours pour me rafraîchir. J'avais les joues rouges et les yeux brillants. Je portais une marinière, mon jean préféré avec des ballerines en toiles. J'avais lavé mes cheveux la veille. Je sentais bon. J'étais jolie, je crois. J'enregistrai soigneusement cet instant parfait.

Le square près du lycée était le fief d'une petite troupe dont Adam était le prince. Juchés sur les dossiers des bancs, ils partageaient leurs cigarettes avec des poses de vieux toxicos avant de s'en retourner à l'enfer familial. Ces bancs étaient leur propriété tacite. Il ne serait venu l'idée à personne d'empiéter sur leur territoire. Les mamies les plus revêches du quartier leur cédaient la place, moins effrayées par leur tapage qu'exaspérées par tant de jeunesse.

J'ai rejoint le groupe en comptant mes pas. J'essayais péniblement d'afficher un détachement de rigueur, mais mon cœur fou battait jusque dans mes tempes. J'aurais préféré le voir seule. Pourquoi si peu d'intimité ? Ils me regardaient tous, un peu moqueurs.

« Ah ! Éden, c'est sympa d'être venue. Viens, on va discuter. » Il a posé sa main sur mon épaule. Je n'avais jamais vu ses yeux d'aussi près. J'ai recueilli comme un trésor une minuscule traînée fauve dans son iris gauche. Tous les yeux alentour s'effacèrent. Il m'entraîna un peu à l'écart.

– Tu sors avec quelqu'un en ce moment ?

– Non. Je... j'ai personne.

– Bon, c'est bien. Tu connais mon cousin Sébastien ? Il crèche chez moi en ce moment.

Je connaissais déjà la suite. J'ai fait ce que toute adolescente un peu fière se devait de faire. J'ai fait comme si je m'en foutais. Ma vie s'est arrêtée. J'ai commencé à mentir.

– Non, je ne crois pas.

– Il a flashé sur toi l'autre jour à la sortie. Il m'a demandé de te parler.

Je me raccrochai à une pauvre idée : je ne m'étais trahie à aucun moment. Je voyais très bien le Sébastien en question. Un grand blond lunaire greffé à ses écouteurs.

– Il est super timide. Il n'ose pas te parler, mais c'est un mec bien. Il est comme mon frère. On fait une fête samedi chez moi, alors j'ai pensé que, si tu veux, tu pourrais venir et...

Je scellai rapidement l'arrangement pour abrégier la torture, m'achetant une constance d'adulte à peu de frais.

– OK. Samedi, pas de problème. Tu me donneras l'adresse. Bon, je dois y aller, j'ai un atelier.

Il me regarda, l'air sincèrement intéressé. Quelques instants auparavant, j'aurais tout donné pour cette petite attention.

– Un atelier ? Tu fais du dessin ?

– Ouais, des cours de nu.

– Cool... je te voyais plutôt comme une matheuse.

– Ce n'est pas incompatible...

– C'était pas un jugement. T'es super susceptible. Allez, salut à samedi la miss.

Il m'acheva en m'effleurant la joue. Je retournai chez moi sans passer par l'atelier. Je m'enfermai dans ma chambre, finis mes devoirs distraitement, regardai un film avec mes parents sans en comprendre rien, et puis plus tard, lumières éteintes, sur mon oreiller rose trempé, je me repassai la scène en boucle jusqu'à l'écœurement.

La villa des Bertram, composition rigoureuse et immaculée, semblait égarée

parmi les pavillons fossiles du quartier. Une ceinture dense de bambous protégeait la demeure de la réprobation pincée de ses voisines. À droite de l'entrée, invisible depuis la rue, un gigantesque hublot opalescent laissait deviner des silhouettes animées. Intimidée, je restai un bon moment à contempler le décor avant de me résoudre à sonner. J'arrivais très tard à la fête. J'étais trop maquillée, je portais une robe trop moulante ; je ressemblais à ma mère. Tout émoustillée de ma soudaine popularité, elle avait passé la journée à me pomponner dans les règles de l'art. Il était plus facile de faire semblant derrière le masque d'une autre. J'avais décidé de me saouler le plus vite possible pour anesthésier l'instant. Adam vint m'accueillir en personne. Il ne sembla pas choqué outre mesure par mon armure cosmétique. Il était déjà légèrement ralenti. « Salut Éden. Ouah ! canon la robe. » Je rougis et lui tendis une bouteille achetée en douce dans l'après-midi. Il la prit avec maladresse, nos doigts se frôlèrent. Je retirai vivement ma main. « Sympa. Merci. On commençait à être à court de jus. » Il m'indiqua le chemin avant de disparaître.

Effectivement, l'alcool avait déjà terrassé la majorité des participants. Des grappes de survivants s'efforçaient encore de danser sans grande conviction au milieu des gobelets en plastique renversés et des cendriers débordants. Quelques couples se roulaient des pelles fatiguées dans les coins. Des solitaires levèrent le nez de leur verre à mon arrivée. Parmi eux, Sébastien. Je détournai le regard. J'avais besoin de temps pour me fondre à l'atmosphère. Je dénichai une bouteille de gin à demi pleine entre les cadavres de « Banga » ou de « Get 27 ». Vanessa me fit signe de la rejoindre. J'étais bel et bien en grâce. Elle évalua ma panoplie sans complaisance, puis me gratifia d'un compliment.

– Tu devrais te maquiller plus souvent, ça te va bien.

– Merci.

– J'ai eu ton père comme prof en quatrième.

– T'as de la chance, moi je l'ai depuis la naissance.

Elle se mit à rire et m'offrit une cigarette. Je la pris. Il faut bien commencer un

jour.

– C'est bizarre de te voir ici.

– Pourquoi ?

– Je sais pas. T'es vachement distante d'habitude. Mademoiselle parfaite. La grosse tête intouchable.

– La grosse tête intouchable. Tu voudrais quoi ? Que je fasse semblant d'être nulle pour faire plus cool ?

– T'énerve pas. Moi, j'ai pas besoin de faire semblant !

Il n'y avait plus de raillerie, mais un semblant de complicité dans son autodérision. À travers sa morgue, je distinguais même une vague tendresse assez réconfortante. Cette fille n'était pas dupe de mes artifices. Elle trouvait en moi une sœur d'errance, non une concurrente. Elle avait été amoureuse d'Adam. Peut-être l'était-elle encore. Elle se rapprocha de moi et dénoua mes cheveux. « C'est mieux comme ça. Je suis au courant pour Sébastien. Tu as de la chance, c'est vraiment un mec bien. » J'avais la sensation d'être une jeune vierge qu'on pomponne avant de l'emmener dans la chambre du mari qu'elle n'a pas choisi. Je me resservis un verre. Les premières mesures d'un slow imparable se firent entendre. Le sentant approcher, je me composai une tête de bonne fille. Au fond du salon, Adam en étreignait une autre.

« Tu veux danser ? » Je l'ai suivi. De près, il était assez mignon. Très grand. Avec des gestes délicats. Il m'enlaça avec une distance respectueuse comme s'il craignait de me faire fuir. On dansa un moment sans parler. La situation était un peu embarrassante pour tous les deux. « *One* ». *Did I disappoint you or leave a bad taste in your mouth ?* J'appréciai l'ironie involontaire du DJ. Sébastien se lança : « Je suis content que tu sois là. » À rythme là, on n'était pas rendu. Je lui accordai un petit sourire confus. *Did I ask too much, more than a lot/You gave me nothing, now it's all I got.* Il négligeait l'avertissement, la bande-son d'une souffrance que j'allais forcément lui causer pour étouffer la

mienne. Dans cette histoire, j'étais finalement loin d'être l'agneau.

– J'aime pas trop cette chanson. Un peu trop crémeuse pour être honnête.

– Dans le genre « chanson-la-plus-triste-du-monde », c'est pas mal.

– Je suis spécialiste en « chanson-la-plus-triste-du-monde ». Je te ferai écouter des trucs. Si tu veux.

Nos avions donc un futur. *And I can't be holding on to what you got, when all you got is hurt.* Plus qu'un seul couplet. J'en avais connu des plus rapides. Des qui vous consolidez une approche en moins de deux refrains.

– J'aime ton prénom, Éden.

– Je remercierai mes parents de ta part. Cela veut dire « jardin des délices » en hébreu. Tout un programme. Pas facile à porter.

– Délice, ça te va bien.

Sa voix tremblait un peu. J'ai compris qu'il était au maximum de ses possibilités d'initiatives. J'ai relevé la tête. Il était vraiment grand. J'ai posé mes mains sur son buste et je l'ai embrassé sur les lèvres. J'ai senti son cœur s'emballer.

« Pour le compliment. » Il m'a serrée très fort. Bono finissait de dégouliner. Il sentait la lavande. Il était sincère comme un petit enfant. J'eus une bouffée de honte tardive. *One, one.* La musique se tue, il m'a embrassée longuement comme si nous étions seuls. Je le laissai faire. Ce n'était pas si difficile.

Chap. 3

Je ne suis pas susceptible.

Je me prépare à recevoir Martin pour notre deuxième rendez-vous. J'ai rarement consacré autant de temps à peaufiner une projection de modelage : le résultat est assez encourageant. Ce travail créatif m'a soulagée de diverses tracasseries encombrantes. En me moquant intérieurement de ma fébrilité, j'ai même apporté un soin très particulier à mon apparence.

Après les préliminaires sociaux d'usage, nous passons rapidement au vif du sujet. J'attaque par une présentation générale du concept avant de lui présenter la modélisation.

– L'idée principale est de créer un visage à la mesure de la force dégagée par votre corps, à exprimer l'idée de puissance. En évitant, évidemment, le piège de la bestialité. Pour créer ce physique atypique recherché, j'ai introduit des caractères ethniques peu courants.

Il se contente de sourire. La pénombre artificielle s'installe doucement. J'enclenche la séquence de projection. Devant lui, dans une lente rotation, se présente une tête montée sur une modélisation animée de son corps non retouché. Il continue à sourire. Je prends son silence comme un encouragement.

– La première étape sera d'élargir la face. Je propose d'aller vers un faciès plus brachycéphale, ce qui, au vu de votre structure osseuse, ne devrait pas poser de problèmes. Pour la bouche, beaucoup plus charnue, je préconise d'en conserver l'asymétrie pour l'accentuer vers un soupçon de cruauté. La mode est au dédain. Cette dureté sera compensée par le regard. La peau sera un peu plus mate, plus ambrée pour mettre en valeur le bleu presque vert des yeux. Les paupières seront légèrement bridées, en conservant une base européenne. Les cils très foncés donneront une ombre intéressante à la pupille claire. Le nez ne sera pas retouché, il rééquilibrera la tendance ethnique des yeux. Ah oui ! j'oubliais, le menton sera arrondi avec un côté « enfant boudeur ».

Il reste impassible. Je persiste à meubler le silence. « Quatre opérations devraient suffire. Vous serez très peu immobilisé. » Sans me regarder, il passe derrière moi pour contempler la vue. Il cherche son reflet dans le contre-jour de la baie. Je suis décontenancée. Je m'attendais à une réaction intéressée, sinon enthousiaste. Il prépare sa réponse. Comme je l'avais pressenti, j'ai affaire à un chieur.

– Intéressant. Très créatif...

– Mais ?

– Comment dire ? Ce n'est pas exactement ce que j'espérais.

Je ravale ma déception.

– Qu'espérez-vous ? Vous m'avez demandé une « gueule », un physique atypique.

– Nous nous sommes mal compris. Je me suis certainement mal exprimé. C'est effectivement une « gueule » intéressante... Cependant, je ne m'y retrouve pas. Trop exotique...

– Exotique ?

– Je ne veux pas remettre en cause votre travail, j'ai beaucoup d'admiration pour vous. C'est bien pourquoi je me permets d'être si direct. Votre proposition est un croisement entre Gengis Khan et le commandant Massoud. Je m'attendais à quelque chose de plus européen, plus classique.

Nous y voilà. Plus classique.

– Plus classique ?

– Oui, je n'ai rien contre le métissage, celui-ci est trop apparent à mon goût. Les traces ethniques, s'il y en a, doivent être plus subtiles. Sans vouloir sous-entendre que votre travail n'est pas subtil... Je crois qu'un physique trouve son intemporalité dans le mystère. Il ne doit pas révéler ses origines comme une œuvre ne doit pas exposer ses influences.

Je rumine intérieurement. Voilà mon grand, explique-moi mon boulot. Il prend doucement mes mains. J'ai un réflexe de recul. « Je vous ai blessée, vos clients

habituels sont, sans doute, plus dociles. » Je suis exaspérée par ses mains chaudes. Je reprends les miennes. Je ne tolère pas les contacts physiques avec mes clients hors examen clinique. Il a, je dois me l'avouer, un pouvoir anesthésique stupéfiant.

– Vous êtes libre de changer de praticien, prendre un deuxième avis, je n'y vois aucun inconvénient.

– Hors de question, je veux travailler avec vous, seulement vous. Soyez patiente avec moi, je sais, je suis un peu pénible. Je suis à la hauteur de votre niveau d'exigence.

– Je vais y réfléchir, mon secrétaire prendra contact avec vous pour un nouveau rendez-vous.

– Ne nous quittons pas sur un froid, dit-il en usant de son sourire imparfait.

Je proteste sur un ton un peu trop vif.

– Il n'y a pas de froid. Je suis une professionnelle, vous êtes mon client. La patience est un minimum de prestation.

– Oh, nous n'en sommes déjà plus là.

Il se lève et me salue trop civilement avant de s'éclipser.

De retour de vacances, Rex entre dans mon bureau, lisse et orange comme un « Chamonix ». Je l'ai prévenu maintes fois des dangers du rayonnement sur sa peau fraîchement réimplantée. Il ne m'écoute jamais. Il montre parfois des goûts si archaïques.

– Alors, ma belle, selon les bruits de couloir, l'Acunha aurait refait surface.

– Je suis désolée, Rex, j'ai accepté de l'opérer.

– Tu n'aurais même pas dû la recevoir.

– Elle m'a fait le coup du « Je veux revenir comme avant ».

– Encore une ! Il faut refuser Édén. Nous allons devenir spécialisés en restauration des monuments historiques. Contacte maître Soller avant le prochain rendez-vous.

- C'est déjà fait.
 - Parlons d'autres choses. Je suis encore de bonne humeur. As-tu vu notre ami Martin ?
 - « Ton ami » Martin ?
 - Voie sans issue. Il est désespérément hétéro.
 - Il est surtout désespérément plein de lui-même.
 - De nos jours, c'est déjà quelque chose. Les gens sont tellement vides, chérie. Ça c'est donc mal passé ?
 - Comment le sais-tu, il t'a appelé ?
 - Pas du tout. Tu es simplement parfois assez transparente.
 - Il m'énerve ton Don Juan de Monop'.
 - Tu n'es donc pas insensible à son charme. Je m'en doutais. L'as-tu vu à poil ? Comment est-il ? Il a un cul ravissant, non ?
 - Je te le confirme, cela n'excuse pas le reste.
 - Je ne suis pas d'accord. Un joli cul excuse *tout*, Darling.
- Je lui résume la situation.
- Je vois. Ton orgueil est touché. C'est bien, tu dois te remettre en question de temps en temps. Même Dieu doute. La preuve, il me laisse faire vraiment n'importe quoi.
 - Ton goût pour les *backrooms* est donc d'inspiration divine ?
 - Voilà, c'est tout à fait ça.
 - Il faudra communiquer ta nouvelle au pape.
 - Les voies du Seigneur sont plus impénétrables que les miennes.
 - Tu es en forme. Trêve de plaisanterie. Qu'allons-nous faire de ce joli cul ?
 - Tu réfléchis trop, je t'ai toujours conseillé de penser moins. Regarde, les hommes, eux, écoutent simplement leurs hormones. Toi, tu refroidirais un autobus de *supporters* d'Arsenal. Ne pense plus, improvise ! Torche-moi ça en deux heures : moins tu réfléchiras, plus tes ovaires parleront pour toi. Il est

plutôt inspirant ce garçon, non ?

– Tu ramènes tout au sexe.

– Tu vois autre chose d'intéressant ? Fais-toi un beau joujou. Fais-toi un mec avec qui tu aurais envie de coucher. On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même. Offre-toi un godemiché qui parle pour Noël.

– Tu es tellement sentimental. Où sont donc passés tes jolis scrupules ?

– Disparus avec mon dernier *lifting*. Les scrupules ne te collent pas au plafond et ne tiennent pas chaud la nuit. De plus, Martin a de la conversation...

– Il en a même trop

– Et il n'est pas farouche.

– Je n'aime pas être un numéro sur une liste.

– Princesse, l'exclusivité est une denrée périmée.

– Parle pour toi vieille girouette.

– Je tourne toujours mon cul vers le vent le plus chaud. C'est mon secret de beauté.

– C'est *moi* ton secret de beauté, Rex.

– Je l'oublie toujours. Quant à toi, fais-toi plaisir. Ne pense pas trop. Voilà la clef du succès.

– Alors toi aussi tu veux m'apprendre mon métier !

– Tu es vraiment une diva. Allez, je te laisse ruminer.

Je termine ma journée par des visites postopératoires sans complications avant de retourner à la chère solitude de mon bureau. Je dilapide beaucoup d'énergie à éluder mes pensées. Je ne suis pas susceptible comme Rex le prétend. Les gens les plus agressifs sont les premiers à critiquer votre soi-disant susceptibilité. Je ne suis pas susceptible, non, mais j'ai une digestion très lente. Il me faut du temps pour intégrer l'idée que j'ai pu, éventuellement, me tromper ou faire fausse route. J'ai horreur de voir mises en doute mes compétences. J'aime ga-

gner haut la main, réussir du premier coup. Sinon je perds mes moyens et je m'enlise. Il a raison sur un seul point. Je dois arrêter de réfléchir, je dois écouter mon instinct. Où est-il donc passé ? Je ferme le dossier de Martin pour ouvrir celui de madame Alicante, une habituée de mes services. Dans l'incapacité de me concentrer, j'abandonne mon ordinateur, remettant les urgences à plus tard.

Je montre une fâcheuse tendance à considérer comme un affront personnel toute discussion, même courtoise, sur mon travail. Mes clients discutent très rarement mes propositions, beaucoup trop chères pour être contestées. Dans l'immédiat, je me collerais des baffes. À mon âge, et dans ma situation, déstabilisée par un Casanova de seconde zone... Je n'ai pas eu la simple présence d'esprit de l'envoyer paître. Il avait peut-être raison. Mon projet, trop baroque, stigmatisait mon zèle. Qu'avais-je besoin de démontrer à ce chandail ? Il doit me prendre pour une bécasse. Ma soirée est foutue. Je descends voler une cigarette à mon assistant.

– C'est la deuxième cette semaine, vous êtes sur la mauvaise pente.

– Absolument. Inutile d'en rajouter, je ne suis pas d'humeur.

– Mum, je vais décommander votre dîner de ce soir pour vous réserver un masseur.

Harold, mon trop élégant secrétaire, possède la principale qualité d'être relié directement à mon cerveau ou à mon métabolisme ; un *personal agenda* en perpétuelle synchronisation. De ses tiroirs sans fond, il extirpe toujours miraculeusement la substance propre à régulariser mes humeurs. Je me répands dans le sofa afin de réduire ma vie dans les meilleures conditions possible.

– Dites-moi, je ne vous ai pas retouché depuis bien longtemps. Vous n'avez besoin de rien ? Les lèvres, peut-être ?

– Non, j'ai quelqu'un en ce moment, quelqu'un de spécial. Il est contre tout ça. Il m'aime comme je suis.

– Comme je vous ai fait.

– J’en suis tout à fait conscient. Je vais essayer de me patiner. On verra si ça dure. Je le souhaite en tout cas.

– Je vous le souhaite également, faites pourtant attention à vous. Les chagrins d'amour sont toujours très difficiles à effacer. La peau a plus de mémoire que le cerveau.

Il se lève, enfile sa veste posément.

– Vous savez, à force de ne pas vouloir souffrir, on ne sent plus rien.

Il éteint la lumière en partant. Je ne lui connaissais pas ces talents de dramaturge. Seule dans le noir, je termine ma fatale. Voilà les deux hommes de ma vie : un sybarite amoral et un apprenti philosophe en Cachemire. Pitoyable.

1990
« Don't explain ».

« Sheryl Lee est pas mal, mais la plus belle femme du Monde, moi je dis, c'est Michelle Pfeiffer. » Martial tira une longue latte avant de retourner à son cheminement intérieur. Nous étions vautrés devant un épisode de « Twin Peaks » ; la soirée se consumait rituellement en effilochages narcotiques. Sébastien me passa doucement la main dans les cheveux.

– Moi, je préfère les brunes

– Martial aime les filles avec un petit air de salope.

– C'est pour ça qu'on sort ensemble mon cœur.

Vanessa se tut. Dans la bouche de son petit ami, cela ressemblait à un encouragement. Adam somnolait, une conquête récente tapie sur ses genoux. La jolie s'empressa, elle aussi, de pêcher un compliment. « C'est qui, pour toi, la plus belle femme du Monde ? » Je gardai les yeux fermés, me concentrant sur sa réponse. Il prit son temps, tripotant rêveusement les oreilles de sa blonde.

– La plus belle femme du monde n'existe pas, dit-il en anticipant sur la gifle inévitable. Arrête ! Je voulais dire qu'il y a beaucoup de belles femmes, seulement aucune n'est parfaite.

– Alors qu'est-ce que tu caches dans ton tiroir ?

La réflexion de Sébastien trahissait une pointe de sarcasme inhabituelle. Personne ne charriait Adam. Il se réservait le rôle de censeur.

– T'as fouillé dans mes affaires ?

– Je cherchais la boîte à shit. N'importe qui aurait pu tomber dessus.

– T'as fouillé dans mes affaires, ducon.

Il commettait l'erreur de perdre son flegme attitré.

– C'est quoi, ce portrait ?

– Rien, c'est personnel.

– Allez, ne fait pas ta timide.

– Putain, vous me faites chier.

Il pulvérisa Sébastien du regard. Celui-ci, conscient d'avoir dépassé les bornes, tenta l'esquive : « C'est rien, un dessin qu'il a fait. Quelqu'un a soif ? Je vais à la cuisine. » Adam le suivit, sans doute pour régler ses comptes. Sa copine désœuvrée, interrogeant un moment ses ongles, finit par demander les toilettes. Nous continuâmes à regarder la télé tout en guettant les échos possibles de leur dispute. Les cousins tardaient à revenir.

Nous étions mollement sur le point de partir quand la blonde déboula très excitée : « Regardez ce que j'ai trouvé. » Elle brandit triomphalement le fameux dessin. J'étais ravie de pouvoir satisfaire ma curiosité sans m'impliquer. Un peu gênée aussi, elle ne ferait pas de vieux os dans cette maison. Elle tenait du bout des doigts un crayonné sur papier Canson : un de ces croquis touchants que commettent les adolescents en recopiant maladroitement leurs posters. Malgré la mollesse des ombrés, l'ensemble possédait une certaine force : une femme au visage triangulaire, yeux clairs et chevelure sombre. Le nez, raté, avait été gommé puis redessiné par une ligne incertaine. La bouche délicate s'entrouvrait dans une moue légèrement désabusée. Un regard doux de myope adoucissait le courroux des sourcils épais. Seuls les iris, d'un bleu violet surprenant, étaient mis en couleur. Une figure composite d'une étrange beauté, parfaite dans son inachèvement.

La feuille passa de main en main. Je n'y touchai pas, elle m'aurait brûlé les doigts. J'archivai pieusement son contenu : une connexion directe, totalement impudique, avec l'inconscient d'Adam. Martial tripotait le croquis en s'en donnant à cœur joie. Je feuilletai un magazine pour me désolidariser de la curée.

– La bouche de suceuse de Pfeiffer avec les yeux de Carole Bouquet

– Sauf la couleur. C'est quoi ce mauve ? On dirait une extra-terrestre.

– Il n'a pas dessiné le corps. File-moi un stylo. On va lui rajouter les nichons d'Elle Macpherson.

Vanessa s'interposa.

– Laisse tomber. Tu es un vrai blaireau, Martial.

– Tu vas pas nous faire une histoire pour ce dessin de chochette.

Adam surgit sans bruit derrière lui pour lui arracher la feuille.

– Vanessa a raison. T'es vraiment un blaireau Martial. Allez, casse-toi.

Les deux coqs se jaugèrent un moment. Le plus faible baissa la garde. Il s'enfuit en maugréant des excuses inaudibles. Nous affichâmes tous, avec plus ou moins de réussite, un regard de pure innocence. Adam repoussa la blonde traîtresse qui tentait une approche, s'alluma une dernière cigarette et se retira sans un mot.

Nous rangeâmes le salon avant de partir. Sébastien s'en voulait terriblement. Il partageait avec son cousin une amitié fraternelle jusqu'à présent sans accroc. Adam, qui affectait de se foutre de tout, semblait cette fois sincèrement touché. On avait violé son intimité. Par-dessus tout, il avait été pris en flagrant délit de mièvrerie. Un genre cadrant mal avec sa mythologie rebelle. Habituee, moi aussi, à refouler cette tendance, je me sentais plus proche de lui. Les garçons ont aussi des sentiments, les filles ne le savent pas toujours.

Sébastien me raccompagna en silence. Je priai intensément pour que cet incident ne remette pas en question nos habitudes. Devenir sa petite amie officielle me donnait droit d'accès aux loisirs divers de leur bande. J'avais atteint en une étape le sommet de la hiérarchie du *cool*, gagnant ainsi ma place sur le banc du square. Je torchais pour eux des devoirs de maths à la chaîne, ce qui me valait, sinon de l'admiration, du moins un peu de gratitude. J'encourrais toujours le danger, en raison de mes brillants résultats, d'être tenue pour traître à la patrie adolescente. La réussite était une valeur négative si elle était liée au labeur. Il ne fallait pas montrer l'effort, être doué malgré soi. Cela me demandait un travail caché acharné. Je cultivais donc avec application mon côté génie sauvage et sombre, l'obscurité à défaut de profondeur.

La plupart du temps, nous nous retrouvions chez Adam. J'adorais cette mai-

son. Ses parents architectes, après des années d'expatriation, avaient étrangement planté leur rêve moderniste dans cette banlieue triste. Gens de principes, ils avaient confié leur fils aux soins fatigués du lycée public, s'investissant sans faiblir dans les associations du quartier. Adam, qui avait pris goût au voyage, traînait son spleen suburbain enrobé de déboires scolaires comme une revanche sur l'énergie familiale. Leur intérieur était envahi par les livres. Chez nous, la bibliothèque tenait essentiellement en quelques essentiels académiques à la reliure assortie au plaquage acajou. On trouvait encore dans les caisses du grenier divers spécimens « France-Loisir » usés par le sable ainsi que l'intégral de la bibliothèque verte calée par une vie d'abonnement à « Cuisine française ». Sur les murs clairs du salon des Bertram s'entassaient, avec une apparente désinvolture, des livres de toutes sortes, des photos, des souvenirs et des objets flatteurs. Le désordre, soigneux, mûri, respecté par la femme de ménage, témoignait d'une décontraction culturelle légitime. Un savoir de classe dont j'enregistrais avec avidité, sans doute avec jalousie, les références. Sébastien, étudiant en psycho., avait été confié aux bons soins de son oncle par ses parents provinciaux. Il naviguait dans cette oasis libertaire avec une placidité reconnaissante, comme un double négatif de son cousin. Nonchalant avec ses amis, brusque pour sa famille, tour à tour adorable ou odieux, Adam était une grenade dégoupillée, manipulée avec précaution par des géniteurs résignés. L'accumulation de photos proclamait pourtant ostensiblement leur affection : Adam à tout âge, de ses premiers sourires à son dernier anniversaire. Affection impuissante à compenser leur absentéisme non moins constant. Élevée en climat tempéré, je m'immergeais dans cette atmosphère passionnelle avec le ravissement d'un transfuge politique. Les attouchements respectueux de Sébastien semblaient un prix finalement léger à payer pour approcher Adam. Pour goûter un peu de sa vie. Respirer son air. Sébastien et moi étions compagnons d'exil. Vecteurs d'amour non réciproque. Certains aiment, d'autres sont aimés. Jalousie et frustration sont des taxes ini-

tatiques. Adolescent, on vit sa souffrance comme un terminus. Adulte, je chéris encore ce dernier absolu d'enfance. Nous avons laissé notre relation survivre jusqu'à mon bac. Je crois qu'il n'a jamais été vraiment dupe. Je lui ai offert ma virginité en dédommagement. Il l'a prise avec délicatesse. Cela aurait pu être pire. Il est retourné en province. Il m'avait préparé une compilation des chansons les plus tristes du Monde. Elle commençait par Billie Holiday : « Don't explain ».

Chap. 4 **Mourir au Ritz.**

La sonnerie stridente du réveil m'expulse hors d'un sommeil inespéré. Je décide d'aller noyer mes atermoiements. Dans le bassin déserté, je cherche en vain la fatigue dissociant corps et esprit. Déshabillage frileux. Aller-retour. Aller-retour. Odeur de chlore. Plénitude de l'après, toutes tensions éteintes. La similitude entre le sexe et la piscine m'apparaît comme une idée spirituelle. Je n'ai décidément jamais su faire rire que moi-même.

Deux Berluti m'attendent au ras de l'eau.

– Rex, tu m'as fait poser un émetteur ? Comment fais-tu pour avoir accès habillé au bassin ?

– Garde tes inquiétudes pour le jour où tu me verras en maillot « poutre ap' » et bonnet « tête de gland ». Tu es simplement prévisible, ma belle. Tu vas toujours pleurnicher à la piscine quand tu déprimes. Il n'y a qu'une piscine fréquentable à Paris. Allez, dépêche-toi, je crève de chaud.

Il se délecte de ces locutions désuètes peu assorties à ses chausses.

– Qui te parle de déprime ? Harold ?

– Tu plaisantes, Harold est une tombe doublée d'un bonnet de nuit. Il me déteste.

– Il se méfie de toi.

J'enfile lentement mon peignoir épais comme un cumulonimbus.

– Ce qui nous fait au moins un point commun. Je t'attends au lobby. Dépêche-toi, nous avons un problème à régler.

– Nous ?

– La Furstenstack.

– Oh ! bordel !

– *Yes.*

Je le retrouve au lobby du Ritz, élégamment vautre à une place stratégique. À l'affût.

– Les Price sont à Paris. Je viens de les saluer. À circonvier. J'ai croisé Ernest Dupont-Flaugié dans l'ascenseur. Il était accompagné d'une créature beaucoup trop fraîche pour être sa légitime, même si elle a changé de fournisseur. Attends-toi à recevoir prochainement la visite de Madame.

– Je n'aime pas traiter les cas désespérés. Alors la Fürstin ?

– Elle est dans sa suite, nous sommes attendus.

– Bordel, Rex, je ne traite pas à domicile.

– Tu jures comme une vraie poissarde. Maîtrise ton atavisme. Elle ne peut pas se déplacer.

– Oui, comme elle ne peut pas ouvrir une porte ou composer seule le numéro du *room service*. Je ne réponds pas quand on me siffle, Rex.

– Son assistante m'a littéralement supplié. La Furstenstack n'est pas en état de sortir de sa chambre pour le moment. Viens, fais-moi confiance.

– J'ai traité cette femme plus de vingt fois en trois ans. Il n'y a plus rien à faire, son cas relève de la taxidermie.

– Pour sa dernière opération, elle s'est adressée à Fournier.

– Et ?

– Une catastrophe. Fournier, lui-même, le dit.

La suite de la Fürstin est plongée dans une semi-obscurité. Il y flotte une légère odeur de charogne noyée sous le « Shalimar ». Son parfum, le seul souvenir, sans doute, auquel elle soit restée fidèle.

Fürstin Théodora von Furstenstack, née Françoise Migeot, héritière des industries chimiques Furstenstack, rentière flamboyante, golem des pages *people*, a de soixante-dix à quatre-vingt-dix ans selon les sources. À l'heure où la majo-

rité abandonne, vaincue par les radicaux libres ou la gravité, Théodora, pionnière en la matière, lutte encore pied à pied contre l'âge de ses cellules. Elle est la première bénéficiaire des avancées technologiques des laboratoires Furstentack. Elle a testé toutes les molécules, usé tous les praticiens disponibles. Un miracle de ténacité et de résistance au temps. J'ai entendu des histoires insensées sur son compte, elles sont vraies pour la plupart : changement complet du système sanguin ou cures de régénérescence intensive dans des cliniques sud-américaines soupçonnées de trafic d'organes. Une équipe médicale spéciale est réservée à la culture extensive de peau biocompatible à son organisme. Juste pour pallier d'éventuels accrocs. Elle subventionne les scientifiques les plus avancées en termes de clonage humain. Inutile de s'interroger sur ses motivations, elle cherche simplement à approvisionner elle-même son stock de pièces de rechange.

Pour beaucoup d'entre nous, Théodora ressemble à un cauchemar. Cette femme refuse pathologiquement de vieillir : une vie entièrement tournée vers la prolongation. L'ensemble des terriens, même ceux issus des zones tempérées, considère Théodora comme indécentement riche. Elle est l'unique héritière sans descendance — la procréation comme la vieillesse exclues du champ des possibles — d'un complexe biotechnologique tentaculaire, les industries Furstentack, léguées par son troisième mari. Elle possède, fruits d'héritages ou de judicieux conseils conjugaux, de nombreux brevets de génie génétique aujourd'hui incontournables. Elle détient une des plus grosses chaînes de cliniques de chirurgie esthétique mondiale, tout en recevant de mirobolants dividendes du principal groupe cosmétique européen. Madame a des droits sur une proportion non négligeable de vos cellules, vous a certainement vendu votre jolie paire de seins et vous fournit largement en antioxydants. Votre corps lui appartient. Actionnaire majoritaire de Maison Éden, elle oriente mon destin. On ne refuse pas un rendez-vous à Théodora.